

— C'est lui.
Il se cacha la tête dans les mains.
— C'est lui, dit-elle une seconde fois avec un calme singulier. Mais c'est incomplet et il t'a trompé sur les détails.
— Ah !
— Cet homme ne ment pas lorsqu'il dit qu'il est ton père.
— Misère ! misère de moi ! dit-il avec rage, les yeux mauvais.
— Mais il ment pour tout le reste . . .
— Parle !
— Il ment, lorsqu'il dit que je l'ai aimé . . .
— Je le savais, j'en étais sûr.
— Il a spéculé sur mon ignorance, mon extrême jeunesse . . . Il était pauvre, ambitieux et sans scrupule. Moi j'étais riche. Il voulait bien de moi pour sa femme . . . et c'était pour obliger mon père à donner son consentement qu'il avait fait de moi sa maîtresse.
— Il a dit la vérité, alors, lorsqu'il a prétendu que M. de Montescourt s'était refusé à ce mariage.
— Il a menti. Oui, mon père ne voulait pas en entendre parler. Il connaissait Daguerre. Il savait ce que valait sa loyauté, ce que valait son caractère. Ce qu'il avait deviné surtout, c'était le but auquel tendaient les efforts de ce misérable . . . Et ce but, je te l'ai dit, c'était ma fortune. Un jour mon père annonce qu'il est ruiné. Daguerre se trouble, tergiverse, prend des faux-fuyants et ne revient plus. Moi, j'étais déshonorée. Je fais à mon père l'aveu de ma faute. Il va trouver Daguerre. Il le supplie. L'autre refuse. Il se met à ses genoux. Daguerre le tourne en ridicule et menace de le jeter à la porte.
— L'infâme ! . . .
— Plus infâme encore que tu le dis, car tout était calcul, chez lui. Les prières de mon père, il les eût écoutées, si mon père avait été riche encore, mais la comédie jouée au-paravant était devenue réalité. Nous étions ruinés. Mon père l'ignorait, lors de sa suprême entrevue avec Daguerre, ce fut celui-ci qui le lui apprit.
— Et il ne l'a pas tué ?
— Daguerre le jour même s'enfuyait. Mon père est venu le retrouver à Paris, l'a souffleté. Le lendemain ils se battaient et quand je revis mon père, il me dit : " Tu es vengée. Il est mort." Mon père se trompait, Daguerre a survécu.
— Est-ce tout ma mère ?
— Oui, mon enfant, c'est tout ce qui concerne cet homme . . . ton père.
— Mon père, dites-vous ? A lui, en effet, je dois de vivre, mais quant à le considérer comme mon père, c'est autre chose . . . C'est affaire entre moi et ma conscience.
— Et je ne suis pas inquiète, mon enfant ; ce que te dictera ta conscience ce sera la justice, ce sera le devoir.
— Mère, si vous ne m'avez rien caché de ce qui concerne Daguerre, vous avez encore un secret dans votre vie.
— Tu veux parler de Modeste, n'est-ce pas ?
— En effet.
— Attends-moi. Je vais jusque dans ma chambre et je reviens aussitôt.
Elle sortit. Cinq minutes après, elle était de retour. Elle tenait des papiers à la main. Elle les donna à Gérard.
— Lis. C'est l'acte de naissance de Modeste.
Il le parcourut des yeux, l'ayant lu, il regarda Marceline silencieusement. Et il relut de nouveau. Evidemment il ne comprenait pas . . .
Il balbutia :
— Fille de Marceline de Montescourt et de Pierre Beaufort, mariés.
— Tu ne te trompes pas, dit-elle, c'est bien cela.
Alors elle lui fit, sans rien omettre, l'histoire de sa vie si tourmentée, depuis sa naissance, à lui, Gérard, jusqu'à la rencontre qu'elle avait faite de Beaufort, jusqu'au mariage après la mort de Montescourt, jusqu'à sa fuite. Elle lui fit aussi l'histoire de sa vie misérable pendant les premiers temps. Elle lui dit comment elle avait été si profondément et si respectueusement aimée par le pauvre Valognes. Elle passa rapidement sur les quinze ou vingt années dernières. Gérard les connaissait ces années-là, il les avait vécues auprès de la mère. Il l'avait vue à l'œuvre, travaillant, peinant pour le faire instruire. Puis elle en vint à son entrevue dernière avec Beaufort, le jour même où Valognes était assassiné.
Gérard avait écouté, sans l'interrompre une seule fois, cette poignante histoire de la vie d'une femme.
Quand elle eut fini, le docteur se mit à genoux. Il prit les mains de sa mère, les réunit l'une sur l'autre et se mit à les couvrir de baisers.
— Mère ! mère ! mère ! Je te respecte et je t'aime ! dit-il.
A son tour, comme lui tout à l'heure, elle pleurait, sanglotait, et ce fut Gérard à son tour, comme Marceline tout à l'heure, qui, doucement, avec une tendresse infinie, lui essuya les yeux.
Quand Marceline fut consolée, elle demanda :
— A quel propos, mon enfant, M. Daguerre t'a-t-il révélé ce secret ?
— Je ne puis te le dire, mère.
Elle le regarda d'un air soupçonneux. Mais elle connaissait la fermeté du caractère de son fils. Elle n'insista pas. Elle dit seulement :
— Comprends-tu maintenant pourquoi, jadis, j'avais refusé de recevoir Beaufort dans notre maison ? Comprends-tu pourquoi j'ai résisté à tes instantes prières ? Comprends-tu pourquoi, surtout, à la première nouvelle de son arrestation, je t'ai dit tout de suite que Beaufort était innocent ? . . . Te reste-t-il des doutes sur son innocence ?
— Depuis longtemps, il ne m'en reste plus, mère.
— Et tu le sauveras, n'est-ce pas ?
— Je le sauverai.

— Tu me le promets ?
— Je te le jure ! . . . Comment veux-tu que je ne le sauve pas, puisqu'il n'est pas coupable, — puisqu'il est ton mari et que tu l'aimes ?
Marceline le laissa. Gérard resta longtemps seul.
— Le sauver, disait-il . . . le sauver ? Est-ce possible ? . . . Pour le sauver, je suis obligé de livrer Daguerre . . . de trahir le secret que j'ai surpris . . . Cela m'est défendu . . . Quel autre moyen trouver ? . . . En existe-t-il un ? Lequel ? Qui me l'indiquera ? Vais-je être obligé de laisser accuser, condamner peut-être, l'homme qui a aimé et qui aime encore ma mère, l'homme qui est le père de Modeste ? Non ! non !
Et fatigué par les réflexions qui lui venaient, par les luttes de son cerveau surexcité :
— Non, je ne puis le laisser condamner, mais que faire ?
Il sortit quelques minutes après, avec l'intention de retourner chez Daguerre. Il avait à peine fait quelques pas hors de la maison qu'il entendait retentir l'air de Glou-Glou :

Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas . . .
Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas,
Le roi des mers ne t'échappera pas . . .

Glou-Glou s'arrêta de jouer quand il vit le fils de Marceline ; Gérard le salua.

— Bonsoir, Jan-Jot . . . et votre mère ?
— Toujours tout à la douce, docteur. Elle est si vieille.
— Voulez-vous que j'aïlle la voir ? . . .
— Sans vous faire injure, docteur, je crois que ça lui ferait plutôt du mal que du bien . . .
Gérard ne peut s'empêcher de sourire, malgré la gravité de ses pensées. Glou-Glou rejeta son orgue sur son dos et s'approchant du jeune homme :
— Dites donc, docteur, un petit mot . . . Il y a un quart d'heure que je joue sur le quai, devant les maisons . . . mais il y a trois quarts d'heure que je passais par ici pour aller boire un petit verre dans une guinguette que je connais au bord de l'eau. Eh bien . . .
— Eh bien ! Jan-Jot ? . . .
— Il y a trois quarts d'heure, j'ai remarqué un bonhomme très barbu, coiffé d'un chapeau panama, qui se promenait le long de l'Oise, sans perdre de vue votre maison.
— Cela n'a rien d'étonnant . . . Et c'est tout ?
— Non pas. Le barbu est toujours là ! Il nous regarde présentement. Est-ce que vous le connaissiez, ce particulier ?
Gérard avait tressailli. Il venait de penser à ce que lui avait dit Daguerre, la dernière fois qu'il l'avait vu : " On vous suivra, on épiera vos démarches. Prenez garde ! "
Il se retourna lentement, avec indifférence. En effet, un homme flânait là-bas, sur le quai. Quand il se sentit observé, il prit le parti de s'éloigner. Alors, Gérard :
— Vous le voyez, Glou-Glou, il s'en va . . . vous vous trompez . . .
Le joueur d'orgue hocha la tête :
— Oh ! oh ! je n'en mettrais pas la main au feu. Sauf votre respect, docteur, vous ne vous connaissez aucune raison d'être filé, par hasard ?
— Aucune, Jan-Jot.
— Autrement, ne vous gênez pas, je suis à votre service.
— J'accepte quand même.
— Ah ! ah ! je m'en doutais. Il y a quelque chose.
— Je vais visiter un de mes clients . . . M. Daguerre . . . l'associé de M. Beaufort . . . il a besoin de moi . . . il est souffrant . . . J'ai des raisons particulières pour que personne ne sache que je suis le médecin de M. Daguerre. Si cet homme me suit, empêchez-le . . . retenez-le.
— Comment ?
— Je n'en sais rien. Vous chercherez.
— Après tout, c'est mon affaire. Ah ! vous soignez M. Daguerre ? . . .
Je me doutais bien qu'il était malade . . .
L'attention de Gérard fut éveillée.
— Pourquoi ? demanda-t-il.
— Il y a quelques jours, — c'était, tenez, la nuit du meurtre de M. Valognes, — je revenais de Creil. Il faisait un temps superbe. Une lune à voir à un kilomètre devant soi. J'allais atteindre la forêt d'Halatte, quand tout à coup j'aperçois un homme qui en sort . . . Il marchait, cet homme, d'une façon si étrange que j'en fus surpris.
— En quoi son attitude vous a-t-elle frappé ?
— Dame ! il se traînait . . . il s'arrêtait . . . il repartait, courbé en deux, paraissant so frir beaucoup . . . il est tombé à plusieurs reprises . . . il s'est relevé . . . oh ! péniblement . . . s'est remis à marcher . . . Et des gémissements lui échappaient . . .
— Vous n'avez pas eu l'idée de lui porter secours ?
— Si fait, l'idée m'en est venue . . . et je me suis avancé . . . Je l'ai rejoint " Eh ! mon brave . . . êtes-vous malade ? . . . ou bien, seulement, avez-vous fêté la bouteille ? Si vous êtes malade, je vous accompagnerai jusqu'à Creil. Il faut s'entraider, c'est mon principe. Mais si vous avez simplement bu un coup de trop, je vous coucherai dans le fossé avec ma bénédiction. Et ma bénédiction vous portera bonheur, parce que je sais ce que c'est que d'être pochard." Il ne me répond pas. Il cherche à courir et roule sur un tas de pierres. Je l'accoste " Allez vous-en ! " me dit-il d'une voix rageuse. " Eh ! vous n'êtes pas poli. Vous pourriez me remercier ! " " Allez-vous-en, je n'ai pas besoin de vous. Je ne vous demande rien ! " Jugez de ma surprise, monsieur Gérard, en reconnaissant M. Daguerre.